Kota Gede : le devenir identitaire

d'un quartier périphérique historique de Yogyakarta (Indonésie)

Y OGYAKARTA, ville de taille moyenne à sacré. C'est la relation entre ces deux phéno-

l'échelle de l'Indonésie, est située au centre mènes identitaires - l'artisanat et la religion
de Java à une vingtaine de kilomètres de l'océan javanaise - et leur évolution que nous nous
Indien. Malgré son isolement des principaux proposons d'étudier à travers leur ancrage dans
axes commerciaux actuels, elle bénéficie cepen- un quartier comme Kota Gede. Ainsi se pose
dant d'une aura particulière en tant qu'an- le problème des relations entre un quartier
cienne capitale du royaume de Mataram. C'est périphérique qui a sa propre histoire et le
le principal centre culturel de Java. La ville est centre-ville représenté ici par le kraton.
organisée autour du palais du sultan, le kraton,
selon des axes cosmogoniques bien établis (les
quatre points cardinaux, leurs quatre subdivi-
sions et un axe vertical, imma-
nent). Face à cette organisation de
la ville en fonction du centre, apparaissent des quartiers avec
leurs particularités et leurs atmo-
sphères propres, que ce soient des
quartiers commerciaux, artisa-
naux, résidentiels ou plus popu-
laires.
Le quartier de Kota Gede se
trouve à la limite sud-est de la ville, GUNUNG KlDUL 1 à la frontière de la municipalité
Ce quartier, réputé pour son arti-
sanat de l'argent, a une histoire
prestigieuse : fondé en 1577, il a
été la première capitale du
royaume de Mataram de 1588 à 161 8 et revêt donc un caractère

À Joël Bonnemaison, le Voyage inachevé.

Kota Gede dans le contexte yogyakartanais

Dès l'entrée de Kota Gede, on se trouve dans ce qui pourrait sembler être une petite ville javanaise. Après la circulation des grands axes de Yogyakarta et les régions d'urbanisation rapide encore tachetées de rizières, Kota Gede apparaît comme un quartier de caractère diffé-rent : de nombreux becak (cyclo-pousse), bicy-clettes, andong (voitures à cheval) et motos, des groupes de gens assis au bord des rues, et une animation de plus en plus grande lorsque l'on se rapproche du marché. La rue s'y présente comme un lieu social, où l'on peut se retrou-ver et faire connaissance, tout en regardant les quelques touristes de passage. On trouve en fait plusieurs types d'atmosphères à Kota Gede, celle des rues principales avec les commerces du quartier et les magasins d'argenterie qui atti-rent les touristes, et celle des quartiers d'habi-tation en retrait des grandes rues, les kampung.

Le kampung se définit habituellement dans les villes comme un ensemble d'habitations, compris dans un même réseau routier, ayant une certaine unité, à la fois culturelle et spatiale (Guiness, 1986). Il se rapproche donc du sens rural qui désigne simplement le village et sa communauté. Il prend ainsi en compte unité sociale et spatiale. Si, de nos jours, ce terme est surtout utilisé pour faire référence aux zones les plus défavorisées et sous-intégrées et revêt même une acception péjorative - comme l'illustre l'expression kampungan qui pourrait avoir comme équivalent francais le mot « plouc » -, cela n'a pas toujours été le cas. Originellement il désignait un ensemble fermé, et en particulier les cours, jardins et résidences entourés de murs des familles aisées. Ainsi, à Kota Gede où vivent des communautés plus denses, mais qui ne sont pas exclusivement populaires, les kampung forment-ils des ensembles distincts, recouvrant chacun une aire géographique propre, au sein de laquelle

se manifeste une solidarité sociale. À Kota Gede, les habitants des rues principales sont également considérés comme partie prenante du kampung et on se réfère à leur habitation selon leur appartenance à tel ou tel kampung plutôt qu'au numéro de la rue.
Les kampung de Kota Gede revêtent d'autres caractères particuliers. Si l'on se promène dans un kampung de Yogyakarta, on verra surtout des maisons modestes, ouvertes sur des ruelles qui servent d'extension à l'habitation pour les diverses activités de ses habitants. À Kota Gede, c'est loin d'être le cas. Des quelques grands axes du quartier partent de nombreuses ruelles étroites qui se divisent en un labyrinthe de venelles, tournant souvent à angle droit en longeant les maisons, ce qui ne permet pas au premier venu de se repérer aisément. Le kampung prend ainsi une dimension singulière, du fait de l'originalité de son architecture. Les ruelles sont souvent bordées de longs murs qui ne permettent pas de voir l'intérieur des habi-tations, sauf lorsque surgissent des espaces plus dégagés, des petits jardins appelés pekarangan, où sont plantés quelques papayers et cocotiers. Les habitations sont de formes diverses et constituent quelques-uns des exemples les plus remarquables de l'architecture traditionnelle javanaise. Orientées selon une direction méri-dienne, ces maisons se distinguent par un arrangement des pièces en quatre parties dont une est recouverte par un grand auvent, le pendopo, et sert aux réceptions ainsi qu'aux spec-tacles du quartier.
Par son originalité, Kota Gede se distingue ainsi du reste de la ville : un mélange de formes architecturales - maisons traditionnelles, colo-niales et modernes - qui va de pair avec une absence de ségrégation sociale, même si la hiérarchie sociale, comme dans le reste de Java, y paraît encore bien établie. Kota Gede se présente donc comme un quartier à part ; les héritages historiques que l'on y voit encore le soulignent.

Le monde des villes

Un quartier surnaturel

Kota Gede a été créé au XVI~ siècle lors de la

renaissance du royaume de Mataram. Celui-ci se présente comme le prolongement des royaumes et sultanats précédents : celui de Mojopahit à l'est de l'île, celui de Demak sur la côte nord ou celui de Pajang. La succession des dynasties, même si elle s'est opérée non sans heurts et guerres, a gardé une légitimité par les lignages et les systèmes d'adoption. Mataram se distingue cependant par sa situa-tion au sein de plaines rizicoles parmi les plus riches de l'île (Lombard, 1990). Kota Gede en fut la première capitale, d'où un prestige dont témoigne encore à l'heure actuelle la présence des tombeaux des fondateurs du royaume et de leurs premiers successeurs.

Plusieurs mythes fondateurs du royaume auréolent ce qui n'est aujourd'hui qu'un simple quartier de Yogyakarta et lui donnent une dimension quasiment sacrée. Selon les Chro-niques de la terre de Java, Kota Gede fut fondé par Ki Pamanahan, un des vassaux du sultan de Pajang. L'emplacement de la future ville lui fut révélé sur la route de Mataram lorsqu'il rencontra le Sunan Kali Jaga, l'un des neuf wali qui introduisirent l'islam à Java, et qui sont considérés de nos jours comme des saints. Celui-ci lui indiqua la localisation de la ville qu'il allait fonder : près d'un banian, arbre déjà traditionnellement sacré, que ce dernier avait planté. La fondation de Kota Gede se présente donc dès le début sous le signe d'un islam adapté aux croyances et aux pratiques locales, hindou-bouddhistes. Une autre légende illustre également le caractère sacré attribué à la ville de Kota Gede ainsi qu'à la dynastie de Mataram : lorsque le fils de Ki Pamanahan décida de prendre le pouvoir, il demanda le soutien de la Reine des mers du Sud, Nyai Lara Kidul, reine du monde parallèle des esprits. Cette dernière le lui accorda après que, par la méditation et l'ascèse, il se fut transporté en

esprit dans son palais sous-marin. L'avènement de ce nouvel empire et la création de sa capi-tale, Kota Gede, étaient donc placés sous le signe de la religion musulmane, mais forte-ment teintée de croyances javanaises. Ce rôle particulier et cette identité sont en corrélation étroite avec son importance historique ou ont plutôt servi à la confirmer.
La ville n'a connu de véritable essor que lors de l'implantation du nouveau royaume de Mataram en ce lieu. Fondée vers 1577, ce n'est qu'en 1588 qu'elle est devenue capitale avec l'avènement au pouvoir du fils de Ki Pamanahan, Anhebai Suta Wijaya, sous le nom de Kiai Gede Agung Senopati Inggala, ou plus simplement Senopati. Le royaume s'étendit à l'est, jusqu'à Surabaya, sur les anciennes cités de la côte nord (les sultanats de tradition commerciale du Pasisir), et vers l'ouest jusqu'à l'actuel pays soundanais qu'il mit en valeur en ouvrant la forêt et en la cultivant. Ce qui n'est aujourd'hui que le quartier de Kota Gede était à l'époque considéré comme le centre, l'ori-gine de ce monde javanais, comme la source d'un pouvoir divin qui regroupait tous les représentants des différentes régions sous sa domination. La grandeur de cette ville, déjà suggérée par son étymologie - Kota Gede signi-fie en javanais « grande ville » - provient donc de son importante fonction politique et reli-gieuse en tant que centre du pouvoir, fonctions représentées, d'un point de vue spatial par le kraton et par la Mesjid Agung, la Grande Mosquée. Son importance tient également à ses fonctions commerciales et artisanales qui marquent l'environnement urbain. L'importance de la fonction commerciale était soulignée par son autre appellation, Pasar Gede, qui signifie en javanais le « grand marché ». Les produits des campagnes étaient commercialisés dans la capitale. Avec l'instal-lation de la cour et des nobles des provinces royales en ce lieu, et grâce aux surplus agricoles, s'est aussi développée une industrie ou plutôt

À Joël Bonnemaison, le Voyage inachevé. . .

un artisanat, le travail des métaux, qui répon-dait aux besoins de la cour. Cette tradition, que l'on retrouve encore aujourd'hui, a été évoquée dans différents récits de voyages, tels que celui de Van Goens, de 1648 à 1652, et dans des études comme celles de Van Bevervoorde, en 1905, ou celle de H. J. Van Mook, en 1926. Ainsi, en relation avec sa base rurale, la dimen-sion commerciale et artisanale n'était pas absente de Mataram et de sa capitale, Kota Gede. Kota Gede resta la capitale du royaume de Mataram jusqu'en 1618, date à laquelle la cour s'installa à Karta, à environ cinq kilomètres au sud, dans ce qui est de nos jours son arrière-pays agricole. Après divers transferts successifs, ce n'est qu'en 1755 que la capitale s'installa à nouveau à proximité de Kota Gede, à Yogyakarta, lors d'une scission du royaume entre Pakubuwono II, souverain à Surakarta, et son frère, Mangkubumi, indigné de la compro-mission de celui-ci avec les Hollandais.

Durant cette période et jusqu'à nos jours, Kota Gede s'est maintenu en tant que petit noyau urbain au lieu de disparaître comme les autres capitales. Cette permanence montre bien l'importance et la signification culturelle de Kota Gede et de son cimetière où sont enter-

rés les fondateurs de cette nouvelle dynastie. Pour les Javanais, ces tombes, aujourd'hui encore, gardent un caractère sacré, d'où les nombreuses visites dont elles font L'objet. Ainsi, lors de la scission du royaume en 1755, alors que la responsabilité de l'administration du bourg était partagée en deux, la partie orien-tale revenant à Surakarta, et la partie occiden-tale et septentrionale revenant à Yogyakarta, les tombes étaient-elles gardées par des servi-teurs des deux cours. De même, en 1825, lors de la guerre de Java contre l'occupant hollan-dais, Kota Gede fut épargné en raison de la présence de ce complexe funéraire. Ce n'est que lorsque Yogyakarta est devenu la capitale de l'Indonésie indépendante, après la Seconde Guerre mondiale, que Kota Gede a été inclus,

il est vrai partiellement, dans les limites admi-nistratives de la ville, la kotamadya.
Ces différents héritages historiques et cultu-rels rejaillissent encore à l'heure actuelle sur les habitants et sur les artisans en particulier. Mis à part le fait d'habiter un quartier qui a une forte signification symbolique, une partie des artisans légitiment leur activité en référence au service du royaume de Mataram. Ils font remonter leur métier à cette époque lointaine où leurs ancêtres devaient probablement être des abdi dalem karya, c'est-à-dire des artisans au service de la royauté, et donc au service du divin. L'artisanat est lui aussi entouré de

légendes locales qui présentent les artisans comme dotés de facultés exceptionnelles : ils les auraient héritées de leurs ancêtres de façon mystique et acquises grâce à des révélations divines. Réaliser un objet pour la cour était un rite sacré. Les commerçants, de la même façon, auraient, selon certaines traditions, obtenu un savoir-faire de manière surnaturelle (Naka-mura, 1983).
Kota Gede a donc longtemps gardé cette spécificité de bourg un peu à l'écart du centre urbain, qui en fait de nos jours un quartier, au sens fort du terme. Cette unité résulte de son histoire prestigieuse, du caractère quasiment sacré qu'il conserve aujourd'hui. Cependant, l'importance des traditions javanaises tend à y diminuer sous l'impulsion de la pratique de l'islam. Kota Gede est en effet devenu depuis le début du siècle un des bastions d'un mouve-

ment réformiste de l'islam, la Muhammadiyah, qui prône la purification de la religion de toutes les pratiques locales non conformes au Coran et aux Hadith. Ainsi s'opposent, dans le quar-tier, mouvement islamique et pratiques tradi-tionnelles, lieux saints, encore objet de culte (celui des rois ou bien celui de la reine des mers du Sud à qui l'on vient également faire des offrandes une fois par an à Kota Gede) et pratique réelle des gens : si la plupart, en effet, ne vont plus se recueillir sur ces tombes, il n'en

Le monde des villes

demeure pas moins que les croyances javanaises demeurent omniprésentes dans les esprits malgré l'implantation de la Muharnrnadiyah. Cette ambivalence de l'identité du quartier transparaît également à travers l'artisanat qui y est pratiqué. Alors qu'à l'origine, cette acti-vité avait un caractère sacré et participait de l'identité javanaise, elle semble prendre aujour-d'hui une acception différente.

Kota Perak », la ville de l'argent

Exception faite du cimetière et de ses abords, l'identité du quartier est très liée à ses activités artisanales. De nombreux toponymes sont là pour le rappeler : une des mosquées principales est la Mosquée d'Argent, des kampung portent le nom de métiers du métal tels que forgeron, artisan du cuivre, et l'une des rues principales celle du lieu où l'on réalise les objets en or. La présence de l'artisanat d'argent se mani-feste de plusieurs façons à Kota Gede. Les maga-sins, situés sur les voies d'accès au marché, à l'entrée du quartier et sur les axes principaux, en sont le premier témoin. Les plus grands d'entre eux ont des ateliers de fabrication, qui jouent surtout un rôle de vitrine. Ils sont placés de manière visible sur la rue ou bien, pour les plus importants, sont insérés dans l'espace d'ex-position des magasins ; même s'ils sont en retrait, les employés y conduisent les clients. Ils se remarquent par une disposition bien plus ordonnée des différents stades de conception et de création des objets que dans les autres types d'ateliers, afin que le client comprenne immédiatement la méthode de fabrication, depuis la fonte du métal jusqu'à l'objet fini. Quand on quitte les axes principaux pour rentrer dans les kampung de Kota Gede, c'est le côté industrieux du quartier qui frappe d'abord. Des martèlements se font entendre depuis l'in-térieur des maisons, on entr'aperçoit de nombreux petits ateliers qui ont une organi-sation bien plus confuse. Ils ont été adaptés au

tissu urbain préexistant par l'adjonction d'une pièce prise sur le lopin attenant, par la recon-version du pendopo par exemple, ou bien, plus simplement, en installant un espace de travail dans un recoin d'une pièce. Une relation étroite entre le quartier, son apparence, et l'activité artisanale qui fait sa renommée s'établit ainsi. Ce lien transparaît également à travers le rôle des entrepreneurs. De nombreuses grandes maisons traditionnelles ont été construites par des marchands et des artisans enrichis au

xrxe siècle. D'autres époques de prospérité, comme 1'« âge d'argent », avant la Seconde Guerre mondiale, ont également laissé une trace. Durant cette période, les artisans repré-sentaient une classe privilégiée, comparée à l'immense majorité des paysans. C'est à cette époque qu'a été construite la Mosquée d'Argent (Masjid Perak), grâce aux fonds réunis par les artisans (Nakamura, 1383).
L'organisation de l'activité semble d'abord privilégier les rapports familiaux, ce qui n'est pas sans rappeler la structure des entreprises chinoises qui mettent l'accent sur l'autosuffi-sance et les relations familiales. Les plus grands entrepreneurs ont ainsi été surnommés les Javanais chinois (Nakamura, 1383) : quelques familles monopolisent l'essentiel du commerce de l'argenterie et possèdent plusieurs magasins dans le quartier, qui appartiennent à différents membres de la famille. Dès qu'une commande importante arrive qui ne peut être exécutée par un seul magasin, elle est répartie de préférence entre ceux du clan familial.
Hors des cercles familiaux, les ouvriers et entrepreneurs interrogés font surtout confiance aux occupants du même groupe de maisons, du même kampung. Cela reflète bien l'impor-tance du quartier pour ses habitants. C'est une sorte de milieu fermé où tous se connaissent, se surveillent et savent s'ils peuvent se faire confiance. Kota Gede est un milieu où il est aisé de trouver un partenaire. Dans ce contexte, bien des personnes nous ont avoué qu'elles ne

A Joël Bonnemaison, le Voyage inachevé..

feraient pas d'affaires avec des inconnus, d'au-tant plus que le système de vente entre artisans et marchands repose sur le crédit. Les objets ne sont payés que lorsqu'ils ont été vendus. La structure familiale des entreprises et des affaires est ainsi doublée d'une structure communau-taire qui s'exprime spatialement et non ethni-quement comme pour les Chinois, le quartier étant composé quasi-exclusivement de Javanais d'origine.
La société de Kota Gede se présente comme une société solidaire. Dans un contexte d'en-traide, se pose alors le problème commun à tous les commerçants : celui de faire des affaires sans nuire à son entourage. Dans le cas de Kota Gede ce problème est résolu de façon assez simple car les Indonésiens ne prisent pas les ornements et bijoux en argent; ils leur préfè-rent ceux en or. Quant aux services en argent, ils sont de toute façon trop chers pour la plupart des habitants ; ce n'est donc pas avec la communauté que les échanges se font, mais plutôt avec des clients étrangers à ce milieu : il s'agit des touristes de passage à Yogyakarta, ou des commandes officielles des grands orga-nismes, ambassades ou palais présidentiel, par exemple. Les difficultés pour trouver des commandes, en temps de crise, peuvent cepen-dant susciter quelques frustrations. Cela a été le cas en 1331-1332, lors de la guerre du Golfe et à partir de 1338 avec la crise économique et politique. Dans de tels contextes, à fortes contraintes économiques pour les entrepre-neurs, les limites de la solidarité se dévoilent et elle apparaît plus comme un discours sur soi-même que comme une réalité.

L'artisanat laisse une grande empreinte sur la morphologie urbaine, à la fois par son omni-présence, par la spécialisation de certaines parties du quartier, mais aussi comme pratique ancestrale largement étendue au fait artisanal.

L'évolution de la pratique de l'artisanat, qui était à l'origine un art de cour et qui est prin-cipalement destiné aux touristes, est révélatrice de la transformation de l'identité du quartier, que dénotait déjà l'influence de la Muham-madiyah. On assiste ici à l'adaptation d'une activité traditionnelle et du quartier qui l'abrite au monde moderne. Kota Gede ne participe-rait-il plus, dans de telles circonstances que d'une simple dynamique de quartier périphé-rique de Yogyakarta 7

Dahara Prize, 1991. Babad Tanah lawi, Kisah Kraton Blambangan Pajang [Chroniques de la terre de lava]. Dahara Prize, Jakarta.
Bonneff (M.), 1985. ((Le Kauman de Yogyakarta. Des fonctionnaires religieux convertis au réfor-misme et à i'esprit d'entreprise ». Archipel, no 30 : 175-205.

Graaf (H. J.de), 1956. De vijf gezantschapsreizen van Rijklof van Goens naar het hof van Mataram, 1648- 1654. M. Nijhoff, 'S-Gravenhage.
Guiness (P.), 1986. Harmony and Hierarchy in a lavanese Kampung. OUP, Singapour. Koentjaraningrat, 1990. lavanese Culture. OUP, Singapour.
Lombard (D.), 1990. Le Carrefour javanais, essai d'histoire globale. EHESS, Paris.
Mulder (N.), 1994. Individual and Society in lava. A Cultural Analysis. UGM Press, Yogyakarta. Nakamura (M.), 1983. The Crescent Arises over the Banyan Tree ; a Study of the Muhammadiyah Movement in a Central lavanese Town. UGM Press, Yogyakarta.
Van Beve~oorde (W.F.E), 1904. Monografie der Solosche enclaves Pasargede en Imagiri, gelegen in de Residentie logjakarta, tevens bevattende een beschrijving van de gelijknamige Iogjasche land-schappen. Jogjakarta.
Van Mook (H.J.), 1926. Koeta Gede. Koloniaal Tijdschrift, XV : 353-400.